Je devais avoir cinq ou six ans, c’était à Caričin Grad, le site byzantin où fouillent mes parents, dans le Sud de la Serbie, près du Kosovo. Le ciel y est parfaitement dégagé en été, la nuit est bleue et la lune y trace le contour des arbres, des vestiges romains, des citernes, des baraques ; j’aimais me promener à la nuit tombée avec ma nourrice, Marina, qui me tenait par la main et me montrait les éclairs de chaleur qui éclataient au nord, vers Belgrade. A chaque fois que le ciel était déchiré au loin et que l’acropole s’illuminait brutalement, je serrais un peu plus fort sa main, et elle riait, me tirait vers elle en disant quelques mots dans cette langue slave que je ne comprenais pas bien. Sur la grande table de chêne où les archéologues se réunissent après la journée de fouille, Ivan, Vujadin, Aleksander, mes parents et d’autres adultes jouaient au tarot en buvant de la *rakija*. J’étais un peu leur favori, le petit Français qui courait autour de la table pour regarder les cartes de chaque joueur sans rien comprendre aux règles du jeu. Ils me montraient chaque atout, chaque habillé comme si j’étais un adepte du tarot, une référence, me demandaient quel coup jouer au prochain tour, tout cela avec un grand sérieux et une voix grave ; je savais bien que je les amusais, mais les joueurs assis au bout de la table souriaient vers moi sans moquerie, ils étaient sans doute attendris, et je tirais une certaine fierté de cette attention bienveillante. J’avais peur des éclats de rire d’Ivan quand j’étais tout petit, mais je m’étais alors déjà habitué à ces irruptions soudaines qui participaient de cette atmosphère de famille où je me sentais depuis longtemps à ma place, au chaud, en sécurité dans l’odeur de tabac et de prune, à la lumière des petites bougies entre les verres et les cendriers, bougies qui étaient autant de petits falots rassurants les soirs de brouillard, quand je n’osais pas me promener sur l’acropole.

Il devait être assez tard, onze heures environ, et il fallait bientôt que j’aille me coucher dans une des baraques faites de bois et de tôle à côté de la grande table. Ils avaient tous joué, ri, discuté pendant des heures, et il y eut un moment de silence joyeux qui semblait achever cette soirée tout naturellement. Vujadin le rompit en parlant à Ivan d’une voix basse, entre deux gorgées ; Ivan ne répondit pas et tira sur sa cigarette d’un air que je ne compris pas vraiment. J’avais juste saisi un mot qu’il avait prononcé lourdement, en atténuant sa voix. Je m’approchai donc à pas feutrés de mon père pour qu’il me le traduise, comme il avait l’habitude de le faire. « Papa, ça veut dire quoi *рат* ? » demandai-je doucement, pour ne pas déranger les joueurs qui avaient cessé d’abattre les cartes sur la table. Je vis que ma question le mettait dans l’embarras, il tira une bouffée sur sa pipe sans me regarder, comme s’il ne m’avait pas bien entendu. Je n’osai pas insister. Il répondit pourtant au bout de quelques secondes : « Ça veut dire *la guerre*. » Cette fois-ci, je compris que l’atmosphère avait tourné ; on ne me jetait plus de regards amusés et attendris comme quelques minutes plus tôt, tous les adultes avaient pris une mine pensive et détourné le regard vers l’ombre de la plaine, les reliefs de l’acropole ou le feuillage des arbres. Je n’avais plus l’impression d’être en sécurité au milieu des rires et des accolades, un froid était tombé, on entendait seulement les criquets faisant toujours le même bruit dans l’herbe, qui se mêlait à la lente respiration des fumeurs. Il m’expliqua simplement les raisons du conflit, la déclaration d’indépendance des Albanais du Kosovo, derrière cette grande montagne du Radan, et l’entrée en guerre des Américains suivis par les Français. « Quand on a fait la guerre comme Djordje, Ivan, Riša, on en parle souvent, tu comprends ? » Ma mère s’était mise à sangloter, personne d’autre ne parlait autour de la table. Ce que me disait mon père avait parcouru son chemin dans mon esprit, et avec cela un sentiment de remords, de culpabilité terrible. J’avais le sentiment d’être brutalement devenu un étranger assis à cette table, je n’avais plus ma place ici. Mon pays, son armée, ses soldats auraient lâché des bombes sur ces gens ? Mais au nom de quoi ? J’étais, moi, pris en compte dans cette liste de criminels qui viennent attaquer un pays, comme « les Boches » dont parlait mon grand-père avec un tremblement dans la voix ? Je peux dire avec certitude que c’est la première fois de ma vie que je me suis senti honteux d’être Français.

Comme je ne savais pas comment rattraper cette faute qui m’était au fond assez obscure, et que le silence, entrecoupé des sanglots de ma mère, m’était insupportable, je courus dans ma chambre et me mis à pleurer sur mon lit. Marina, ma nourrice, entra, me prit sur ses genoux et se mit à fredonner une berceuse pour me consoler, les *Coquelicots rouges*, un chant des Partisans titistes. Un enfant y demande à sa mère pourquoi le pré devant chez eux est rempli de fleurs rouges. Elle lui répond que la guerre a dévasté ce pré, et que si ses fleurs sont si rouges, c’est parce que beaucoup de sang y a coulé.

C’est la première nuit blanche dont je me souvienne. Je me suis durant toute cette nuit posé une *question*, peut-être la première question philosophique que je me sois posée : comment ces gens avaient-ils pu, en si peu de temps, nous pardonner, à nous Français, alors que nous avions bombardé leur pays ? Le principe même de *pardon*, pour des événements qui m’avaient paru si graves et sinistres quand j’avais senti l’atmosphère de mélancolie et de douleur autour de la table, m’était incompréhensible. J’ai, bien plus tard, beaucoup discuté avec Ivan et Vujadin des bombardements de 1999, des bombes qui retentissaient à Belgrade durant la nuit, qui faisaient trembler les immeubles et exploser les vitres, empêchant leurs filles âgées de quelques mois de dormir ; des bombes qui étaient tombées sur les autoroutes et avaient forcé les gens du peuple à emprunter les petits chemins de campagne pour se réfugier chez leurs vieux parents, sorte d’étrange retour à la guerre civile ; des bombes qui avaient mis le feu aux énormes réserves de pétrole de Niš, soufflé tout le quartier de l’aéroport, et soulevé un vaste nuage noir et épais… Ils m’en ont toujours parlé avec difficulté, avec ce regard qui part dans le vide et ne permet plus de voir devant soi, avec ce ralentissement de la voix qui trahit l’estomac serré, le sang monté aux tempes. Les Serbes ne nous ont pas pardonné inconsciemment, comme nous pardonnons sans vraiment le faire, quand le temps finit par avoir raison de la rancœur et qu’elle tombe dans l’oubli, a fini de s’écouler de la mémoire des hommes sans faire de bruit, comme nous avons pardonné aux Allemands quand il n’y eut plus d’ancien soldat dans chaque famille pour, comme mon grand-père, rappeler les blessures de la guerre à la nouvelle génération. Ils nous ont pardonné spontanément, avec une tranquillité inconcevable pour un Français, bien que leurs blessures de guerre soient encore là, visibles, bien réelles. Le pardon accordé par les paysans serbes, je pouvais à la rigueur me l’expliquer par leur foi orthodoxe, leurs convictions religieuses. En revanche, le pardon de ces deux intellectuels de Belgrade, dont les parents étaient dans le maquis avec les Partisans durant la Seconde Guerre Mondiale, je ne peux pas me l’expliquer par ce beau mais brumeux devoir chrétien dont nous avons perdu le sens.